

Fred A. Reed

Texte complet de sa conférence du 20 Octobre 2010 à Gatineau (SGM)

Du choc au dialogue des civilisations : illusion ou espoir

- Monsieur Nadeau, mesdames et messieurs, chers amis, bonsoir!
- Que je suis content d'être là avec vous, à Gatineau. Vous savez, j'ai à la fois des attaches personnelles et professionnelles avec votre ville, que je tiens à souligner!
- Tout abord, c'est ici qu'habitent les grands-parents maternels de nos chers et adorables petits-fils pour lesquels nous éprouvons un amour inconditionnel et, je dirais, immodéré. Y a-t-il meilleure raison d'aimer une ville?
- Côté professionnel, c'est ici, le printemps passé, que j'ai eu le bonheur de faire la connaissance de la Société Gatineau-Monde, au Salon du livre de l'Outaouais, par un bel après-midi ensoleillé.
- Parmi ceux qui se sont arrêtés pour engager la conversation avec l'auteur que je suis, se trouvait un représentant de la SGM. Nous avons eu une discussion très animée axée d'abord sur mon livre, *Images Brisées*, qui venait juste de paraître en version française dans l'excellente traduction du professeur Salah Basalamah.
- Mon interlocuteur, en fin de discussion, me glisse sa carte d'affaires. « Je vais vous contacter, » m'a-t-il dit.
- Ce qu'il fit, et me voilà!
- Or, je dois d'abord à cette personne, et au Conseil d'administration de la Société Gatineau-Monde, mes remerciements les plus sentis pour cette belle invitation de venir vous adresser la parole ce soir.
- Je suis touché et réconforté par votre présence chaleureuse. Comme vous pouvez le constater, mon français n'est peut-être pas parfait. Se débrouiller dans sa troisième langue devant un auditoire si exigeant aurait pu être intimidant. Mais je ne m'en fais pas trop; et avec votre concours, nous nous entendrons très bien!
- À la fin de notre parcours d'un soir, je vous invite à poser des questions et à exprimer vos opinions. Car ici, si j'ai bien compris, le dialogue est un principe fondamental.

- Pour commencer, quelques mots sur la matière que nous allons aborder ensemble : il est de bon ton de nos jours de faire l'impasse sur la complexité et la diversité du monde, d'ériger en modèle une autre approche, très simpliste; de dire : il y a péril en la demeure, nous sommes fragiles, nous devons bien nous protéger.
- Des idées, des croyances et même des personnes décrites comme « étrangères » sont mises en cause, pointées du doigt, stigmatisées. La formule est simple, ça ratisse large, c'est facile à comprendre. Pas besoin de trop penser.
- Mais il y a des risques; ça peut tromper énormément; ça peut même déraiper. Parfois, j'ai l'impression que nous n'en sommes pas trop loin.
- Chose certaine, ce que vous allez entendre ce soir ne sera pas à contre Coran, mais bien à contre courant.
- À l'image de mon livre *Images brisées*, je vous convie à un voyage dans le temps, dans l'espace et dans l'univers des idées. Dans une région en tourmente d'abord, et ensuite, au cœur de notre propre civilisation, cette véritable zone de ténèbres.
- Ce livre se voulait, quand j'ai amorcé la recherche à la toute fin du siècle passé, une exploration du mouvement des *Iconoclastes*. Vous les connaissez sûrement : les briseurs d'images qui avaient pris le pouvoir au sein de l'empire byzantin au 8^{ième} siècle. Ils ne visaient pas moins que la destruction des images religieuses dans les églises, qui étaient devenues objets d'adoration.
- La dynastie byzantine régnante, d'origine syrienne, affrontait une nouvelle force sociale, politique, militaire et religieuse : l'Islam naissant. Comme nous le savons, l'Islam, tout comme le judaïsme, ne supporte pas la représentation de l'être humain, et à plus forte raison, les images du divin ou du sacré. Pour sauver son empire, l'empereur Léon II emprunte sa stratégie radicale à l'adversaire qui gruge ses possessions : il lui pique son programme.
- Et ça a marché. L'armée arabe a été arrêtée devant les murs de Constantinople; le monde chrétien est sauvé de justesse. En contrepartie, les terres syriennes de l'empire sont à jamais perdues. C'est de cela que je voudrais vous entretenir.
- Mais avant de mettre le pied à Damas, j'ai été pris de court. Par un matin de septembre 2001 des avions détournés percutent les tours jumelles du World Trade Center à New York, symbole de la toute-puissance économique américaine.

- J'ai aussitôt compris, comme vous, que la donne venait de changer, peu importe la véracité de la version officielle de l'événement (et, entre vous et moi, cette véracité me semble très relative...). De question historique et théorique qu'elle était, la quête des origines de l'iconoclasme en est devenue une de brûlante actualité.
- Après tout, nous avons fait de l'économie un culte; la toute puissance de notre modèle culturel est devenu à peu près notre seule croyance; nous assistions religieusement à la grand-messe de la bourse; nous écoutions, bouche bée, les prédicateurs de la création de la richesse.
- Et là, en quelques heures, tout est réduit à un tas de décombres. Ce ne sont pas que des tours qui tombent; ce sont des images qui sont brisées. Tout d'un coup, nous avons pu comprendre la consternation des croyants byzantins devant les coups de boutoir de l'empereur iconoclaste : leur monde n'était-il pas en train de s'écrouler?
- La Syrie que j'ai découverte est un pays laïque, une dictature gouvernée par la petite minorité religieuse des Alaouites, elle-même composante d'une autre minorité, celle des Chi'ites. C'est en même temps un pays à forte majorité musulmane, dont les trois-quarts est sunnite, le reste de la population est chrétienne, pour ne pas mentionner les Druzes, les Kurdes et les réfugiés palestiniens...
- Un laboratoire, si vous voulez, du dialogue entre croyances... pas toujours sans aspérités. Mais il s'agit surtout d'un pays dont la complexité et la profondeur de l'histoire réduisent à néant des théories simplistes dont on nous abreuve de nos jours; un pays dont l'existence a été façonnée par sa résistance au colonialisme et par le morcellement du Moyen-Orient qui a suivi la destruction de l'empire ottoman après la guerre de 1914-18.
- Comment en suis-je arrivé là, dans ce que certains appelleraient un guêpier? Je dois dire que je ne le voyais pas comme ça, mais plutôt comme la matrice de notre monde et de notre civilisation.
- Je me suis rapidement rendu compte que Damas se trouvait à l'épicentre des préoccupations qui jalonnent le parcours de l'écrivain que je suis, de Téhéran sous le régime islamique fondé par l'Imam Khomeini, passant par Istanbul, jusqu'au sud du Liban.
- Sans le savoir au début je reliais les grands centres de la résistance, tantôt violente,

tantôt pacifique, à l'emprise occidentale : les pays au cœur d'une région où le choc des civilisations a été parfois brutal, mais où l'espoir du dialogue est toujours vivant.

- Faisons, si vous me le permettez, un petit retour en arrière pour me situer par rapport à tout cela.
- Je suis arrivé à Téhéran la première fois en 1984. L'Iran était en pleine guerre contre l'Irak de Saddam Hussein, alors le chouchou de la coalition occidentale qui lui fournissait allègrement des armes de destruction massive. À ce que je sache, j'étais le premier journaliste québécois à fouler le sol iranien après la prise de l'Ambassade américaine.
- Me retrouvant sur la liste noire du quotidien anglophone *The Gazette*, où j'agissais comme syndicaliste trouble-fête, je m'étais recyclé en journaliste francophone pour devenir collaborateur au *Devoir* et, surtout, à *La Presse*.
- Ainsi, au fil de mes trente voyages en République islamique, j'ai couvert les grands événements qui ont marqué ses premiers vingt ans, et surtout l'élection de M. Seyyed Mohammad Khatami à la présidence en 1997, porté par la promesse de reformer le régime.
- L'Iran, ai-je appris chemin faisant, avait tissé des liens très étroits avec le Liban six siècles auparavant. C'est alors que les chahs Safavides, qui avaient adopté l'Islam chi'ite pour se distinguer de leurs voisins ottomans, sont allés chercher des savants dans le sud du Liban, cette région âpre et convoitée qui a vu naître de nos jours le mouvement du Hezbollah.
- Pour avoir gouverné la Syrie pendant quatre siècles, l'empire ottoman y avait aussi laissé des traces profondes. Et, comme j'ai noté auparavant, la politique des grandes puissances occidentales au début du 20^e siècle consistait à mettre en marche son démantèlement définitif : ce que nous pourrions qualifier, avec un brin de méchanceté, de « choc des civilisations » avant la lettre.
- Pour assurer leur victoire, les puissances de l'Entente, notamment la France et la Grande Bretagne, mettent en branle le plan qui fixerait les frontières de la région qui sont aujourd'hui à peu près les mêmes qu'ont été tracés par le duo Sykes-Picot dans des salons feutrés des chancelleries de Londres et de Paris.
- Et pour assurer le concours politique et économique du mouvement sioniste, en 1917,

ce même Arthur Balfour, devenu lord, promet à ce dernier ce qui ne lui appartenait pas encore : la Palestine.

- Choc des civilisations, vous dites? En voilà un, et de taille, dont le monde arabo-musulman fait les frais jusqu'à nos jours.
- Pour parler du Moyen-Orient, est-il toujours nécessaire d'évoquer l'histoire? Peut-on comprendre des phénomènes complexes et des comportements qui nous sembleraient bizarres sans tenter d'en sonder les origines et chercher les causes?
- Cela nous renvoie aux trois questions que je me suis posées quand j'ai accepté la généreuse invitation de prononcer cette conférence :
 - *Le dialogue tant désiré a-t-il un avenir ?*
 - *Notre monde se trouve-t-il toujours sous le choc ?*
 - *En tant que citoyens avons-nous voix au chapitre ?*
- Quels sont, finalement, les rapports entre les faits de notre civilisation occidentale et les réactions et répercussions que nous ressentons jusqu'à aujourd'hui?
- Il faut se rendre à l'évidence. Loin d'être une question abstraite, bonne pour alimenter des débats sans fin entre professeurs, experts et autres politologues isolés dans leurs tours d'ivoire, celle du choc des civilisations est venue nous hanter.
- Nous sommes entrés, on nous dit—et non pas pour nous rassurer—dans l'époque d'une guerre longue contre ce faux-fuyant qui s'appelle le « terrorisme. »
- Ce sera la mère de tous les chocs, c'est promis. Alors, approfondissons!
- Jusqu'ici, nous avons utilisé la phrase « choc des civilisations » sans trop nous demander d'où elle vient, ni à quoi elle se réfère. Les heurts violents dont l'histoire nous abreuve semblent la traduire dans les faits : deux adversaires entrent en collision frontale, avec un choc qui retentit bien au-delà d'un seul événement.
- Ce serait trop simple, trop facile. Il nous faudra interpellier l'histoire d'un concept qui semble tout expliquer et qui s'offre commodément comme une grille de lecture du monde.
- En 1996, l'intellectuel américain Samuel Huntington fait publier, à grands coups de publicité, son livre *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*. Le livre est édité en français l'année suivante sous le titre *Le choc des civilisations*. Quant au « refaçonnage » du monde qu'évoque le sous-titre anglais, il disparaît de la

version française. Dommage, car le sous-titre traduit les véritables intentions de l'auteur.

- Huntington n'y va pas avec le dos de la cuillère : il propose un nouveau modèle des relations internationales pour remplacer l'ancien, tombé en désuétude après la chute du régime soviétique et la fin de la Guerre froide.
- Finis alors les rapports fondés sur des différences des systèmes politiques, genre capitalisme contre communisme. Place aux oppositions plus fondamentales, culturelles cette fois-ci, qu'Huntington qualifie de « civilisationnelles ».
- Là où il n'y avait, pour l'essentiel, que l'adversaire communiste, notre essayiste dresse une liste plus longue, allant des civilisations chinoise, japonaise et hindoue à l'orthodoxe, l'africaine, la latino-américaine pour aboutir finalement à celle de l'Islam.
- C'est cette dernière qui va retenir notre attention, pour des raisons qui me semblent tout à fait évidentes et qui l'étaient aussi pour Samuel Huntington.
- Pour lui, « Chaque civilisation a son esprit spécifique et [...] ces esprits spécifiques sont incapables de se comprendre et donc de s'entendre. » Or, un mur d'incompréhensibilité nous sépare de celui qui se trouve en face de nous; inutile d'essayer de lui parler.
- On y voit se développer des idées qui refont surface aujourd'hui, douze ans plus tard : « L'égalité et la liberté sont des principes exclusivement défendus par la civilisation occidentale. Et c'est à ce titre qu'on ne peut pas s'entendre avec les représentants d'autres civilisations dans le cadre d'accords internationaux, puisque ceux-ci sont naturellement portés à la violence. »
- Notre auteur enfonce le clou : « Dans tous les points du globe, les rapports entre musulmans et peuples appartenant à d'autres religions [...] ont généralement été conflictuels et la plupart du temps violents à un moment ou un autre. »
- Si tel était le cas, ne faudrait-il pas chercher à en comprendre les raisons? Pas pour Samuel Huntington. « Nous ne pouvons nous sentir concernés, » écrit-il « que par les événements qui interviennent dans notre sphère civilisationnelle : le reste ne nous regarde pas. »
- Et pourtant, la pratique antérieure de cet intellectuel très proche du pouvoir américain

dément ses affirmations. Depuis ses débuts, il reste vivement intéressé à ce qui se passe ailleurs. Au point de s'y impliquer directement.

- Après avoir écrit, en 1957, *The Soldier and the State* (Le soldat et l'État) dans lequel il évoque la tension entre les exigences de sécurité militaire et les valeurs du libéralisme américain, il est embauché à titre de consultant auprès du Département d'État au début des années soixante.
- Il y devient le promoteur de la stratégie du regroupement de la population rurale du Vietnam comme moyen d'isoler le Front de libération nationale. C'était l'infâme programme des « hameaux stratégiques », c'est-à-dire, des camps de concentration censés protéger les paysans vietnamiens de la contagion communiste. On voit que les exigences de sécurité l'emportaient déjà très largement sur le libéralisme.
- C'était, bien sûr, un crime. Tout comme cette guerre en fut un aussi. [Une petite parenthèse : une lecture attentive de l'affiche de la conférence de ce soir vous donnera les raisons profondes de ma présence au Québec et de mon opposition viscérale à ce qu'on appelle la Raison d'État. Surtout lorsque cette dernière se retourne, comme elle fait toujours, contre l'humanité.]
- Revenons à nos moutons. Nous l'avons vu : notre auteur n'est pas seulement un théoricien, mais aussi un homme de terrain, très épris des exigences de sécurité militaire.
- La théorie du choc des civilisations ne fait qu'ajouter une couche de vernis conceptuel sur une pratique éprouvée, ce qui est le propre de la puissance qui se croit illimitée. Autrement dit : l'impunité.
- Au fond, elle se résumerait à ceci, comme l'explique le chercheur français Marc Crépon : « Savoir de qui nous devons avoir peur » et accrédi-ter « l'idée qu'il n'y a pas de politique sans désignation de l'ennemi. »
- « Il faut dire et redire » enchaîne Crépon, « que cette théorie [...] qui se présente comme une grille scientifique du monde est d'abord et avant tout une arme de guerre. »
- L'ennemi ainsi désigné ne tardera pas de se manifester, et la guerre s'en suivra.
- Dans les faits, cinq ans après la parution de son livre, les tours jumelles à New York sont attaquées.

- Le journal *Le Monde* résume la situation ainsi : « Le mardi 11 septembre apparaît donc [...] comme le premier jour de cette guerre civilisationnelle entre l’Islam et l’Occident. [...] Comme cela s’est déjà produit depuis quatorze siècles dans les relations entre le monde musulman et le monde chrétien devenu occidental. »
- Voilà donc que la théorie n’attendait que l’événement qui allait la justifier et la confirmer!
- Bien entendu, au sein du monde islamique il s’est développé une opposition systématique à l’Occident comme responsable de tous les maux. Cette opposition a tôt donné naissance à un vigoureux mouvement de réforme, et d’une autocritique intense.
- Les musulmans n’ont pas seulement été colonisés. Ils étaient devenus *colonisables*, pour citer l’intellectuel algérien Malek Bennabi.
- Il y a un premier redressement : en 1980 la Révolution iranienne balaie la mainmise américaine exercée sur chaque pan de la vie sociale, civile et politique par l’entremise du régime du Chah.
- De façon surprenante, le cas iranien allait faire mentir la vision univoque de Huntington et des éditorialistes des grands quotidiens occidentaux.
- Épinglée sur le babillard de mon bureau se trouve, en petit format, l’affiche publiée par le gouvernement iranien au début de l’année 2001. Le graphiste a adopté le style de la peinture miniature persane : tout y est esquissé en touches délicates, aux couleurs vives, sans perspective. Au centre, on voit un groupe de cinq sages assis, en train de causer. Leurs armes sont déposées par terre; l’un d’entre eux parle, la main tendue et ouverte. Les autres écoutent attentivement. Une nuée d’oiseaux blancs surgit de leur conciliabule, monte vers le haut et se transforme en lettres, écrites en farsi, « *Goftegou-ye tamadounha*; Dialogue des civilisations ». Le fond de l’affiche est noir; en rouge pâle, comme dans l’obscurité, on voit des guerriers, des scènes de bataille et de barbarie.
- L’année venait d’être désignée celle du dialogue des civilisations par l’Organisation des Nations Unies, sur la proposition du président iranien, M. Seyyed Mohammad Khatami, venu prendre la parole devant l’Assemblée générale le 5 septembre 2000.
- Lors de son allocution M. Khatami soulignait la nécessité de réexaminer de manière

radicale le paradigme dominant, fondé sur le discours de la puissance et la glorification de la force et développer les moyens pour remplacer ce paradigme par un autre.

- Il nous faut abandonner la volonté de puissance et, à sa place, a-t-il enchaîné, faire appel à l'empathie et à la compassion. Sinon, il n'y aura pas d'espoir de voir émerger un monde plus juste.
- Vous me permettrez de vous raconter une anecdote personnelle. Lors d'une conférence de presse à Téhéran, où M. Khatami avait annoncé son programme pour la première fois, j'ai dit au collègue assis à côté de moi : « Ce que nous entendons est plus dangereux que dix mille terroristes! »
- Je croyais blaguer. Mais, comble de malheur, un an plus tard les avions percutent les tours de Bas Manhattan, et le dialogue des civilisations s'écrase comme un gratte-ciel en démolition contrôlée, pendant qu'à Téhéran, des jeunes allument des bougies en signe de solidarité et de deuil.
- Quelques jours plus tard M. George W. Bush lance son ultimatum : « Vous êtes soit avec nous, soit avec les terroristes. »
- Le dialogue que souhaitait l'Iran sous la présidence de M. Khatami, avec le soutien de la communauté internationale, se voit définitivement enterré par la proclamation, en janvier 2002 du fameux « Axe du mal », qui comprenait l'Irak, l'Iran et la Corée du Nord.
- Le dernier avait déjà acquis l'arme nucléaire : l'envahir aurait des coûts substantiels. Le premier, malgré les accusations et les preuves irréfutables, n'en avait rien et fut aussitôt envahi et conquis. Le deuxième, l'Iran, allait être un cas difficile, qui n'est pas encore réglé.
- Pourtant, et malgré le ton hostile du gouvernement Bush, le gouvernement Khatami, par le biais de l'Ambassadeur de la Suisse, soumet aux Américains une proposition de règlement global de tous les litiges qui les opposaient. Elle est aussitôt rejetée et l'Ambassadeur rentre chez lui bredouille.
- La réponse américaine fut sans appel. Il n'y aura pas de dialogue car pour dialoguer, il faut en face un égal. C'était ça, le grand risque, finalement : de devoir traiter avec l'Iran, pays musulman faisant partie de la civilisation islamique.

- Finies donc les incertitudes; tombées les entraves. Les marchands d'armements, les sociétés pétrolières, les grandes banques, et bien sûr nos gouvernements pouvaient désormais justifier leurs missions colonialistes en identifiant un « autre » mal-aimé et méconnu comme « ennemi », comme « menace » terroriste.
- Effrayées par le terrorisme et profitant d'une conjoncture idéologique favorable, les Grandes Puissances occidentales se lancent ainsi dans une guerre d'agression, de conquête et de recolonisation tous azimuts.
- Elles nous annoncent la création d'un Nouveau Grand Moyen-Orient, un Sykes-Picot amélioré, une déclaration Balfour étoffée. Bien entendu, les populations concernées ne sont pas consultées. Cela aurait été le dialogue...
- Nous l'avons vu : aucune des justifications présentées pour l'invasion de l'Irak ne tenait la route. Que de mensonges nobles pour leurrer le bon peuple que nous sommes.
- Cela, les Québécois l'avaient bien compris en manifestant massivement en plein hiver dans les rues de Montréal et ailleurs. Leur geste seul a obligé le Premier ministre Jean Chrétien de surseoir à une participation canadienne directe à une agression aussi flagrante qu'illégale.
- Cela n'a pas pu empêcher la participation canadienne, depuis 2003, à l'invasion et à l'occupation de l'Afghanistan sous le parapluie de la Force internationale de sécurité et d'assistance, qui regroupe des pays membres de l'OTAN. Mais les justifications fournies ont été aussi mensongères et trompeuses : instaurer la démocratie, libérer la femme, et j'en passe...
- Il y a quarante ans, les Québécois ont pu goûter, pendant quelques semaines, à ce que les Afghans vivent en permanence depuis dix ans : l'application des *Mesures de guerre*. Une armée étrangère occupe le pays entier; au nom de la chasse aux terroristes, les citoyens sont terrorisés, séquestrés en pleine nuit « in the middle of the night » pour citer Pierre Elliot Trudeau—leurs domiciles violés; d'autres sont enlevés et rendus aux Américains pour ensuite disparaître dans un nouveau goulag international de torture dont le Canada est complice.
- Tout cela explique sans doute la forte opposition au Québec à la « mission canadienne » en Afghanistan. L'ayant vécu, nous sommes réticents à le voir

s'imposer ailleurs.

- N'empêche. Le mécanisme mis en place par l'idéologie du choc des civilisations tourne désormais à plein régime. Nous avons créé le nécessaire préalable, un ennemi durable et menaçant et cet ennemi s'appelle diversement l'Islam politique, l'intégrisme ou, pour certains, l'Islam tout court.
- Nous avons vu comment nous en sommes rendus là. *Le Choc des civilisations*, de concept théorique qu'il se présentait, se révèle un programme : non seulement un diagnostique, mais un remède de cheval! C'est désormais nous contre eux, notre civilisation contre la leur, nos valeurs contre les leurs, si jamais ils avaient réellement des valeurs...
- Cette théorie possède une autre qualité : elle convient parfaitement aux terroristes. Car, si les civilisations peuvent être complètement étanches, incommunicables, dépourvues de relations « autre que concurrentielles et conflictuelles » entre elles, il ne resterait d'autre choix que l'hostilité violente exprimée par tous les moyens et au nom de la légitime défense.
- Pourquoi donc traiter avec cet Occident qui nous déteste, et qui nous réduit à des caricatures, dirait-on?
- Pour résumer, le choc des civilisations se repose sur deux piliers : la culture de la peur et son pendant naturel, la culture de l'ennemi.
- L'ayant compris, nous pouvons le rejeter.
- Nous n'avons pas, bien sur, de prise sur la civilisation d'autrui, surtout si nous en avons peur, si nous le considérons d'abord comme un ennemi.
- Nous pouvons cependant commencer là où nous avons une prise, par nous-mêmes, par ce que nous croyons savoir de notre civilisation, d'un œil critique. Si nous ne savons pas ce que nous sommes, à quoi bon l'idée même d'un dialogue, à présumer que nous le voulions...
- Pour nous orienter, faisons appel aux lumières de deux écrivains très malheureusement disparus : Edward Saïd, le grand intellectuel américano-palestinien et auteur d'*Orientalisme*, et Thierry Hentsch, l'un de nos plus grands esprits, dont j'ai eu l'honneur de traduire l'œuvre.
- En 1978, Saïd publie son chef-d'œuvre *L'orientalisme : L'orient créé par l'Occident*,

en anglais d'abord, puis en français deux ans plus tard.

- Pour Saïd, l'orientalisme est « une vision qui réduit tout à deux. Elle dit : 'Il y a Nous, il y a Eux et ils sont tellement différents de nous, avec ce supplément d'évidence qu'on prend rarement la peine de préciser : 'nous sommes supérieurs à eux parce que plus puissants qu'eux.' »
- Ce qui distingue Saïd d'un vulgaire tâcheron de la géopolitique comme Huntington c'est sa qualité intellectuelle. Chez lui, l'orientalisme est surtout un corpus textuel, allant de Dante à Gide, en passant par Hugo, Flaubert, Loti, Marx, Lawrence et d'autres écrivains et poètes illustres.
- Pour tous ces auteurs, l'Orient n'existe pas pour lui-même, mais uniquement en tant qu'objet d'étude, de description, d'analyse, de jugement, de fantasmes, de rêves.
- « L'orientalisme, dit Saïd, est un style occidental de domination, de restructuration et d'autorité sur l'Orient. »
- Cette autorité, insiste-t-il, « n'a rien de mystérieux, ni de naturel. Elle est formée, irradiée, disséminée ; elle est instrumentale, elle est persuasive ; elle a un statut, elle établit les canons du goût, les valeurs ; elle est pratiquement indiscernable de certaines idées auxquelles elle donne la dignité du vrai et de traditions, de perceptions qu'elle forme, transmet, reproduit. Par-dessus tout, l'autorité peut, en fait doit, être analysée. Tous ces attributs de l'autorité s'appliquent à l'orientalisme... »
- Et Saïd de nous fournir un exemple de cette autorité : en juin 1910 Arthur James Balfour, celui qui nous avons déjà rencontré au moment de sa célèbre déclaration en 1917 déclara à la Chambre des communes que l'Egypte, dont les Anglais venaient d'achever l'occupation, avait besoin, exigeait même cette occupation!
- Son raisonnement est simple et limpide : il y a les Occidentaux et il y a les Orientaux. Les uns dominant, les autres doivent être dominés, c'est-à-dire que leurs pays doivent être occupés, leurs affaires intérieures rigoureusement prises en main, leur sang et leurs finances mis à la disposition de l'une ou de l'autre des puissances occidentales.
- Citons encore Edward Saïd : « L'orientalisme est donc une science de l'Orient qui place les choses de l'Orient dans une classe, un tribunal, une prison, un manuel, pour les analyser, les étudier, les juger, les surveiller ou les gouverner. »
- C'est ce que fait Bonaparte quand, en 1798 il débarque en Egypte avec une cohorte

d'Orientalistes, « l'aile savante de l'armée française ». Tout est soupesé, scruté, analysé, répertorié, de l'Égypte ancienne jusqu'à l'époque contemporaine.

- Il m'a été donné de comprendre que la France ait des problèmes aujourd'hui avec son passé impérial quand j'ai visité une magnifique exposition à l'Institut du monde arabe à Paris l'année dernière. Elle portait justement sur Napoléon en Égypte, et comportait un éventail impressionnant de tableaux, d'objets d'art, de dessins et autres documents historiques.
- Dans un grand tableau, le plus grand de l'exposition, on voit l'empereur rentrer à cheval dans la grande mosquée du Caire. Le petit caporal avait déjà fait émettre une proclamation dans laquelle il se posait en libérateur du peuple opprimé, mais son geste parlait plus fort. C'est ça, au bout de la ligne, l'autorité.
- Mais est-ce que nous sommes si loin que cela en Afghanistan, où des équipes d'anthropologues imbriqués dans la troupe prodiguent des conseils aux indigènes... et où des ONG canadiennes participent à la mission civilisatrice de leur gouvernement par peur de perdre leurs subventions pendant que nos braves soldats sèment la mort et meurent?
- Le Canada, héritier du passé colonial? À entendre le Premier Ministre Stephen Harper, on dirait que Oui.
- Grâce au travail d'Edward Saïd, nous le savons : les fantasmes entretenus au sujet du monde musulman sont le produit d'une idéologie qui n'ose plus dire son nom. Cette idéologie fait en sorte qu' « on démonise et on déshumanise une culture entière, de façon à transformer les musulmans en objets d'une attention thérapeutique et punitive », selon les besoins du moment ... et les aléas d'un système un peu trop accroché au pétrole...
- Mais c'est Thierry Hentsch, qui a vécu parmi nous pendant plus de 30 ans à titre de professeur au département de science politique à l'UQAM, qui a creusé comme nul autre l'abysse factice qui nous sépare de cet autre en face de nous. Celui que certains voudraient nous faire craindre et détester.
- Dans son livre-phare *l'Orient imaginaire*, édité en 1988, dix ans après la parution d'*Orientalisme*, de Saïd, il se pose la question lancinante : « Se demande-t-on suffisamment, par exemple, pourquoi il va de soi à nos yeux d'Occidentaux que le

terrorisme est ‘arabe’ et le fanatisme ‘islamique’? Il ne suffit pas de s’indigner contre ces terribles simplifications. Il faut en comprendre les racines. »

- C’est-ce que Hentsch s’emploie à faire dans son manuel magistral, pointant notre propre ethnocentrisme du doigt. « L’ethnocentrisme n’est pas une tare dont on puisse simplement se délester, martèle-t-il, ni un péché dont il faut se laver en battant sa coulpe. C’est la condition même de notre regard sur l’autre. »
- Bref, pour comprendre l’autre — ce qui est la condition de base d’un dialogue des civilisations réussi — il faut commencer par la compréhension de soi. Cela voudrait dire, « remonter aux sources de notre regard. »
- Remontons jusqu’ en 1095, alors que le pape Urbain II fait un prêche très remarqué à Clermont : « Quelle honte ne serait-ce pas pour nous si cette race infidèle si justement méprisée, dégénérée de la dignité d’homme et vile escale du démon, l’emportait sur le peuple élu de Dieu tout puissant. »
- Ainsi lança-t-il les Croisades, la première rencontre en forme de choc des civilisations entre « notre » Occident et cet Orient musulman que l’on décrit déjà en termes méprisants.
- Or, cette vision totalisante de l’autre s’est inscrite dans la tradition intellectuelle occidentale, pour survivre jusqu’à nos jours, dans l’immuable dichotomie Occident-Orient. Bien entendu, sans dichotomie, il ne peut pas y avoir de choc. On se connaîtrait, on se parlerait...
- Mais voilà que les choses ont toujours été plus complexes que l’on croit. Tôt, à force de se frotter à la civilisation musulmane, un contact positif des élites intellectuelles avec la pensée, la science et les arts musulmans s’est développé.
- Par malheur, ce contact positif n’a jamais pu entamer les calomnies répandues par l’Eglise sur Mohammad et ce qu’on appelait son « imposture », qui constituaient la seule information dont les masses illettrées pouvaient avoir sur l’Islam.
- Faut-il s’étonner que cette remarque vaud de nos jours, à l’époque de l’empire de Rupert Murdoch ou, plus près de chez nous, de l’entreprise/briseur de grève de Québecor, fidèle allié du gouvernement Harper?
- Retournons brièvement à cet épisode liminaire : la prise du Caire par Bonaparte, le bras armé des Lumières. Voici ce qu’en dit Thierry Hentsch : « Malgré son échec

final, l'expédition de Bonaparte en Egypte marque de façon dramatique un tournant majeur des rapports Orient-Occident en Méditerranée. [...] Choc militaire et choc culturel : irruption de l'Occident, de ses armées et de sa science, au cœur de l'Islam méditerranéen. »

- Le colonialisme ainsi déclenché, et la mentalité qui le précède, a produit sur l'Orient ce qu'Hentsch qualifie d'un « inépuisable sottisier » qui sert de répertoire à beaucoup d'Occidentaux dès qu'il s'agit de qualifier le monde arabo-musulman.
- Par un retournement spectaculaire, de nos jours, cet Arabe et ce musulman ont en quelque sorte remplacé le juif à la fois en tant qu'élément indésirable de nos sociétés — on n'a que penser à l'immigré — comme puissance néfaste d'argent et agent d'un sombre complot visant la mainmise sur notre civilisation. Tandis que le juif, sous les espèces du sionisme conquérant, s'est vu investir de la mission douteuse de défendre l'Occident en Méditerranée ... et de laver l'Europe du crime qu'elle a commis contre le judaïsme.
- C'est dans son chef-d'œuvre *Raconter et Mourir* que Thierry Hentsch va sonder les ultimes ressorts de cet ethnocentrisme qui est la condition de notre regard sur le monde et du comportement qui en découle. Voilà comment il aborde la question :
- « Que nous le voulions ou non, nous sommes d'une civilisation qui liait étroitement la vérité à la mort. La manière qu'avait — et qu'a toujours — le christianisme d'établir cette croyance ne suffit pas à nous débarrasser du malheur qu'elle a nourri. »
- C'est que dans notre subconscient culturel, mort et vérité demeurent secrètement jumelées, et leur lien invisible traverse toutes nos préoccupations, jusqu'à nos jours.
- C'est loin d'être une question anodine, soutient Hentsch. « Derrière la jonction de la vérité et de la mort se profile la double question de l'identité et de notre rapport au monde. »
- Dans une analyse très fouillée des Évangiles, texte fondateur de notre civilisation, il explique que « le Christ vient ouvertement offrir l'immortalité à chacun en assortissant cette offre alléchante d'une condition exorbitante : l'adhésion sans réserve à la certitude qu'il apporte. *La vérité ou la mort*. La seconde sera vaincue à la condition pour le croyant d'adhérer à la première. »
- Avec la sécularisation de nos sociétés, nous serions portés à croire que l'influence de

la religion ait été réduite au point qu'elle soit aujourd'hui inexistante. Faux.

- L'idée de vérité, le besoin d'y croire se sont déplacés. En plaçant l'homme et ses exploits terrestres au centre de ses préoccupations, l'humanisme lui en a laissé le contrôle.
- Investi de vérité comme nous le sommes, démontre Thierry Hentsch par le biais de sa lecture critique des textes fondamentaux de la tradition narrative occidentale, nous avons transposé la croyance en le sacrifice du Christ en tant que condition au salut chrétien, à la conviction qu'on pouvait imposer nos croyances, qu'elles soient techniques ou rationnelles, à ceux qui se trouvent à l'extérieur de notre sphère culturelle, en utilisant si nécessaire la force.
- C'est ainsi que l'idée du salut a quitté le spirituel pour investir le temporel, de l'individuel elle s'est déplacée vers le social. Ceux qui voudraient rejeter ce que nous leur proposons feront désormais face à la mort; à leur propre mort.
- Ici se termine, chers amis, notre bref survol des questions que soulève la doctrine militante du choc des civilisations et ses ressorts cachés, enfuis dans notre propre tradition culturelle.
- S'en rendre compte n'est pas suffisant pour nous dédouaner de notre obligation de bien identifier les forces qui façonnent notre regard sur le monde, celles précisément qui nous entraînent sur la pente glissante du choc et nous éloignent de l'espoir du dialogue.
- Le fait de reconnaître que ces forces sont là constitue, toutefois, un premier pas. Nous pouvons désormais les identifier et leur donner un nom.
- À ceux qui voudraient justifier leurs missions colonialistes en identifiant un « autre » mal-aimé et méconnu comme « ennemi », comme « menace », nous pouvons désormais leur dire : « c'est vous la menace ».
- Tout cela a un coût énorme. Je ne parle pas ici du coût économique — loin de nous l'esprit comptable — mais du coût en vies détruites, en familles dispersées, en sociétés laminées.
- Chers amis et chers concitoyens! Ce « choc des civilisations » qui a l'air de se dérouler même au sein de notre petite société douillette n'a d'avenir que dans la guerre. Parler de dangers venant d'Orient, de menaces venant de l'Islam, n'a d'autre

objectif que de nous préparer à cette guerre.

- S'aligner, comme société, sur des positions guerrières d'un gouvernement minoritaire, donner notre aval en citoyens libres à l'injustice qui sévit en Palestine, à l'occupation coloniale de l'Afghanistan, ne peut que nous enfoncer encore plus profondément dans la logique du choc des civilisations.
- Que la communauté internationale rejette la candidature du Canada à un siège au Conseil de sécurité doit sonner l'alarme. Croit-on vraiment à Ottawa qu'une réputation ternie peut se racheter à coups de sirop d'érable?
- Nous l'avons vu : le « choc des civilisations » est tout autre qu'une illusion. Il est même devenu une industrie prospère, en croissance. Mais cela ne fait pas de lui une industrie moins mortifère pour autant. Je suis pas mal fier de ne pas être parmi ses employés!
- Face à cette industrie, qui se déploie avec des moyens forts, avons-nous, citoyens, vraiment voix au chapitre? Pour elle dont fait partie notre gouvernement, il n'en est pas question. Craignez, martèle-t-il; croyez nos mensonges, même les plus éhontés.
- Nous avons, cependant, la capacité de réagir; de nous comprendre, de savoir d'où nous venons en tant que société. Nous pouvons opposer une fin de non-recevoir au rôle du sous-traitant colonialiste du gouvernement canadien. Nous pouvons exiger la fin de l'occupation de l'Afghanistan — et, bien sur, celle de la Palestine par le régime sioniste.
- Chez nous, nous avons aussi la possibilité — non, l'obligation de s'ouvrir à l'autre, sans supériorité du regard, sans conditions préalables, d'égal à égal.
- Oui, le dialogue des civilisations demeure, au fond de chacun de nous, un espoir ... qui va en rester là si nous, citoyens, ne travaillons pas à le transformer en réalité.

Bibliographie (telle que citée)

Samuel HUNTINGTON, *The Soldier and the State : the Theory and Politics of Civil-Military Relations*, Harvard, 1957

Samuel HUNTINGTON, *Le choc des civilisations*. Éditions Odile Jacob, 2007

Thierry HENTSCH, *L'orient imaginaire. La vision politique occidentale de l'Est méditerranéen*. Les éditions de Minuit, 1988.

Thierry HENTSCH, *Raconter et Mourir : aux sources narratives de l'imaginaire occidental*. Les presses de l'Université de Montréal, 2002.

Edward SAID, *Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Le Seuil, 1978

René-Éric DAGORN, « Huntington ou la culture de l'ennemi » *EspaceTemps.net*
05.03.2003 (<http://espacetemps.net/document637.html>)

« Qu'est ce que l'orientalisme. Comment l'Occident a créé l'Orient », dans *Angles de vue*, mai 2007
(<http://anglesdevue.canalblog.com/archives/2007/05/28/5111185.html>)

Jim COHEN, « Samuel Huntington dans l'univers stratégique américain »,
Mouvements N° 30, novembre-décembre 2003

Malek BENNABI, *Vocation de l'Islam*, Albouraq, 2006

Trudeau's Darkest Hour : War Measures in Time of Peace : October 1970. Edited
by Guy Bouthillier and Édouard Cloutier, Baraka Books, 2010